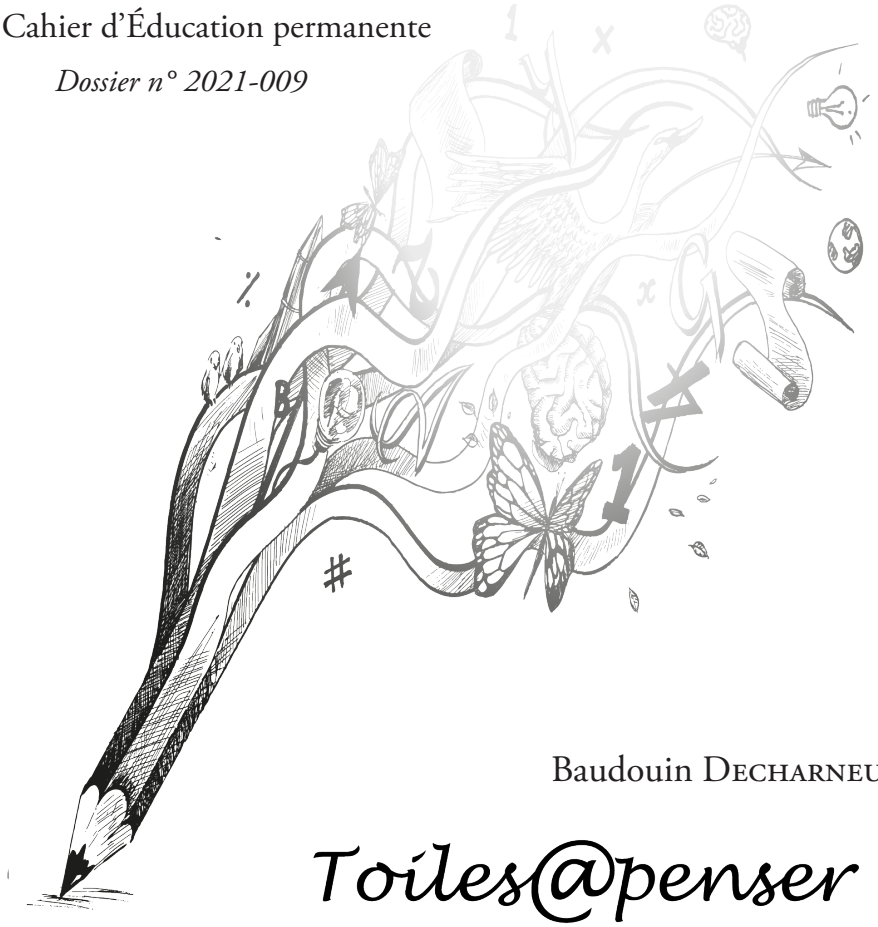
La Pensée et les Hommes ASBL

Cahier d'Éducation permanente

Dossier n° 2021-009



Baudouin Decharneux

Toiles@penser

Skytree, Babel et Notre-Dame de Paris

Reprise d'une réflexion sur l'ivresse, humaine trop humaine, des cimes

La Pensée et les Hommes

Émissions de philosophie et de morale laïque
pour la radio et la télévision – Publications

Fondateurs (1954)
Robert Hamaide, Georges Van Hout

Comité exécutif
Henri Charpentier, , Baudouin Decharneux,
Jacques Ch. Lemaire, Fernand Letist, Philippe Liévin,
Michèle Mignon, Claude Wachtelaer

Rubriques
Publications – Radio – TV
Colloques – Ateliers philosophiques

Publications
Nathalie Deneumoustier
02 650 35 90 – revues@lapenseeetleshommes.be

Secrétariat
Myriam Goosse
02 640 15 20 – secretariat@lapenseeetleshommes.be

Médias
Fabienne Vermeylen
media@lapenseeetleshommes.be

Adresse centrale
Avenue Victoria, 5 – 1000 Bruxelles
http://www.lapenseeetleshommes.be

La Pensée et les Hommes
Association reconnue d'Éducation permanente par la Fédération Wallonie-Bruxelles

Connaissez-vous nos publications ?

Nous publions annuellement trois dossiers thématiques et un numéro « Varia ».

Dans sa nouvelle conception, notre revue paraît annuellement sous la forme de trois livres brochés qui comptent chacun environ cent pages et regroupent le point de vue d'une dizaine de spécialistes du sujet traité.

Chaque volume ambitionne de faire le point sur une question relative à la philosophie et à la morale de notre temps ou de traiter en profondeur un sujet qui intéresse les défenseurs des idéaux laïques.

Comment s'abonner à nos publications ?

En effectuant un versement au profit du compte :
Iban : Be46 0000 0476 6336
de *La Pensée et les Hommes* Asbl

Le prix de l'abonnement annuel s'élève à 40 € en Belgique
ou 50 € pour le reste de l'Europe (pour trois volumes thématiques
et un numéro de « Francs-Parlers »)
ou plus pour un abonnement de soutien.

Pour en savoir plus, visitez notre site Internet

http://lapenseeetleshommes.be

Les numéros relatifs à l'abonnement pour l'année 2021 seront consacrés aux thèmes suivants (sous réserve) :

n° 120 – *La symbolique de la grotte*
n° 121 – *Jacques Rifflet, un engagement humaniste pour l'éducation. Hommage*
n° 122 – *Francs-Parlers 2021*
n° 123 – *Panaït Istrati et le mythe du brigand d'honneur*

Skytree, Babel et Notre-Dame de Paris.

Reprise d'une réflexion sur l'ivresse, humaine trop humaine, des cimes[1]

Baudouin Decharneux

C'est le philosophe danois Søren Kierkegaard (1813-1855) qui magnifia l'idée de répétition (1843). Toutefois, sous les coups de la psychanalyse qui infléchira cette idée dans un sens tout autre, il est indiqué de traduire le danois *Gentagelsen* par le vocable « reprise », qui suggère l'idée de remettre sur le métier, de reprendre l'ouvrage là où on l'avait laissé. La reprise est une idée qui séduit l'artisan. Nul travail achevé sans de multiples visites ; nulle quête de la perfection sans ce polissage qui, peu à peu, donne à l'objet, entendu en tant que trace d'une volonté, indice d'un engagement, ce lustre et cette patine qui, tel un écrin, mettent en valeur la réussite d'une mise en rapport de l'esprit, de la matière, du temps et de l'espace. La reprise est à l'artisanat ce que la grâce est à l'esprit.

Kierkegaard s'attachait essentiellement à la foi. Pour lui, c'est le renouvellement, la réaffirmation de celle-ci qui fondait la reconnaissance d'une instance constituante du sujet lui permettant d'échapper au désespoir. La nécessité récurrente d'une telle re-connaissance, très biblique – puisque la *Bible* n'est en rien l'histoire d'un peuple et de son Dieu comme on le dit trop souvent, mais bien l'histoire d'un peuple qui ne cesse d'oublier Dieu –, est pour le *dandy* de Copenhague l'affirmation d'un mouvement sans médiété spirituelle. Point de sacerdoce, point de raison, se glissant entre le fondement de l'Être et cet étant particulier qu'est l'homme, juste

[1] Baudouin Decharneux, *La franc-maçonnerie, une religion parmi d'autres ?*, Louvain-la-Neuve, Pul, 2020, pp. 133-137.

une apérité et une visite ; la porte d'une maison toujours ouverte à un voyageur qui est déjà là.

Que le lecteur se rassure, nous n'allons pas le contraindre au travail fastidieux d'une reprise en règle des textes bibliques. Ce n'est pas l'envie qui manque. Nous nous sommes accoutumés au fil des ans à cet exercice, souvent fastidieux, parfois fécond, mais il n'est guère raisonnable de l'imposer constamment à autrui. C'est de la reprise sur le métier dont il est ici question.

La philosophie naît de l'étonnement. Le détour vers et par l'Autre fait partie de ces moments de stupeurs qui, lorsqu'on parle du Japon, confine aux tremblements, du moins si l'on en croit Amélie Nothomb. C'est donc d'un de nos déplacements en terre nippone qu'il va être question dans la première partie de cette *Toile@penser*. Lors d'un de nos voyages au pays du soleil levant, nous avons visité la fameuse tour nommée *Skytree* majestueusement, mais aussi vaniteusement, campée à Tokyo. Comme son nom anglais l'indique, cet édifice est une gigantesque élévation dressée, non sans une certaine légèreté, vers le ciel : une prospective phallique visant à concurrencer sans pitié les autres érections architecturales du temps.

L'impressionnant édifice culmine à plus de six cent trente mètres de haut, des antennes de télévisions et de radios fendent les airs à son sommet, de quoi faire rêver les inclinaisons de *La Pensée et les Hommes* en matière médiatique. Une foule de visiteurs s'empressait, en file impeccable –, la discipline nippone est légendaire –, pour y découvrir un incomparable panorama sur la ville de Tokyo qui s'agrandit à mesure de l'élévation. Telle la mule du pape d'Alphonse Daudet escaladant un clocheton d'Avignon, nous voici roulant de grands yeux terrorisés découvrant un monde rapetissé par l'altitude. En effet, le touriste contemporain, arrivé au sommet, ne peut qu'hésiter lorsqu'il est invité à poser le pied sur les plaques de verre le séparant d'un vide qui, à tout moment, pourrait, sans ce mince écran, happer ces pas et le précipiter vers l'abysse. La légèreté des autochtones est de nature à les rassurer sans doute. Votre serviteur, ne brillant guère par ses connaissances en diététique, n'en menait pas large.

La vertigineuse ascension, la visite des plates-formes, la signalétique sont autant de défis aux vertiges et aux autres peurs viscérales que l'on ressent sur les cimes. Une ivresse inhibante. Nous avons donc escaladé la tour de Babel[2]. Quand on vous disait qu'on n'échappe jamais aux lectures

[2] Baudouin Decharneux, « La tour de Babel et la pierre de Béthel : les méfaits du multilinguisme et les bienfaits de l'intériorité », dans *Dice* 12/2, 2015, pp. 257-264.

bibliques quand on eut à les subir dès l'âge tendre. Puis, le philosophe reprenant le dessus – il faut convenir que ce n'était guère chose facile et que le fameux philosophe de Montaigne entre deux tours vacillant –, nous vint à l'esprit plus d'une fois. Un rapide calcul nous a rapprochés du plancher des vaches d'où nous n'aurions jamais dû nous envoler. En admettant qu'il s'agit du plus haut édifice construit de mains d'hommes dans le monde, il est en fait dépassé au moment où nous rédigeons ces lignes, et en tenant compte du fait qu'il existe des humains sur terre depuis des millions d'années, que lesdits humains ont commencé à produire des objets il y a soixante-dix mille ans, nous nous serions élevés, notre espèce s'entend, de neuf millimètres par an, ce qui, certes, n'est pas rien, mais indique un ordre de grandeur susceptible de ramener notre vanité à sa juste mesure ascensionnelle.

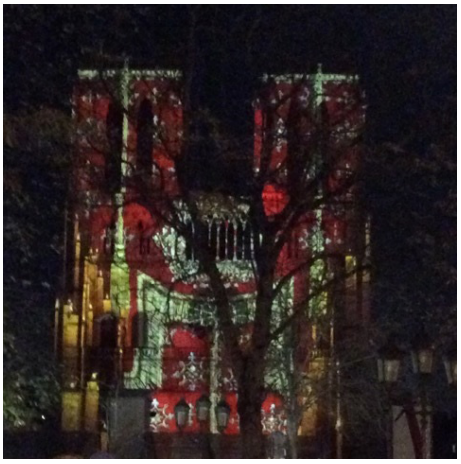
Suivant les flèches indiquant les points du panorama qu'il convient de ne point manquer, nous vîmes, au loin, des brumes entourant le mont Fuji où, sans nul doute, les *kamis* ne peuvent que sourire, amusés qu'ils sont par tant d'arrogance et surtout tant d'ignorance. Il n'y pas que les Occidentaux en mal d'escalade : tout confort, faut-il préciser, qui goûte les joies des rêveries symboliques lorsqu'ils arrivent au sommet de la tour Eifel, au dernier étage de l'*Empire State Building* ou, une modestie toute belge est de rigueur, dans la dernière sphère de l'Atomium. *Skytree* est une invitation à réfléchir sur le monde nippon et sur ses valeurs traditionnelles ou supposées telles. Six cent trente-quatre mètres, Mu-Sa-chi (6-3-4), un jeu de mot, de chiffre, par assonance avec le plus grand escrimeur de tous les temps, Miyamoto Musashi (1584-1645), l'auteur du *Traité des cinq roues* (**五輪の書** ; *Go Rin No Sho*), un bretteur redoutable, puis, l'escrimeur le plus célébré[3]. En ces lieux où le *kendo* (art du sabre) est encore nimbé d'une aura presque mystique, la célébration prend l'allure d'un restaurant haut perché, très commercial hommage à celui qui fut, de l'avis unanime, le plus haut de tous, tant son art atteint des sommets.

Nos rêveries sur Musashi devaient nous mener, plus tard, dans la grotte où il vécut à la fin de sa vie, non loin de Kumamoto, ville de la méridionale île de Kyushu, un lieu où il écrivit son œuvre, mais aussi où il peignit de superbes oiseaux dont sa célèbre « pie-grièche ». Le guerrier était devenu artiste. Curieuse histoire que la quête du dépouillement de cet homme qui jugeait qu'un guerrier ne possédait en propre que ses armes, qui inspira, presque cinq siècles plus tard, un monument se réclamant symboliquement

[3] Musashi Miyamoto, *Traité des cinq roues : Gorin-no-sho*, (Maryse Shibata et Masumi Shibata, Paris, Albin Michel, 1983.

de son nom et qui aurait coûté la bagatelle de cinq cent cinquante millions d'euros. Étrange paradoxe que la destinée de ce guerrier, qui, toujours vainqueur, fut toujours dans le camp des vaincus et qui, enfin, connut, dans le dépouillement et la retraite, une forme d'éveil qui ne cesse de fasciner. Tandis que deux cents magasins, six chaînes de télévision, six restaurants se réclament de lui implicitement, par la magie du symbole et aussi par celle des *yens*, ce guerrier retiré dans les entrailles de la terre, dans une grotte, au cœur d'une nature moite et envoûtante, contraste avec ce pic insolent, figeant son image entre ciel et terre. Les *kamis* ne prisent guère la technologie. Ils n'en ont cure. Qu'il s'agisse des apérités sismiques ou des cimes enneigées, leur grandeur n'est pas faite de hauteur, leur puissance n'est pas liée à la matière, leur pouvoir n'est en rien visible. *Skytree* sera détruite depuis longtemps quand les couronnes de nuages envelopperont le mont Fuji pour la dernière fois. Car tout à une fin. Même les tours, même les montagnes, même les dieux. Le symbole seul demeure.

Comme en intaille par rapport au propos qui précède, nous avons assisté avec consternation au ravage de Notre-Dame de Paris par les flammes le 15 avril 2019. La vision était poignante ; la perte était une plaie béante. On se souvient qu'au fil des heures qui suivirent, palinodie médiatique obligeant, chacun y alla de son couplet. Les uns étalaient leurs lettres, Hugo, Péguy, Claudel ; les autres s'apitoyaient sur la perte d'un des joyaux de la chrétienté. Un ancien président de la très laïque République ne rêva-t-il pas d'inscrire le christianisme en tant qu'origine de l'Europe ? D'autres, plus critiques, prosaïques ou autrement idéologisés, mirent l'accent sur l'homme de chair et de sang, relativisant l'importance des pierres pour mieux magnifier celle de la vie. Tant de travail et de souffrance pour magnifier la classe dirigeante par et grâce aux mains des travailleurs. La lutte des classes au XII^e^ siècle. La culture contre l'humain ; la pierre face au sang.

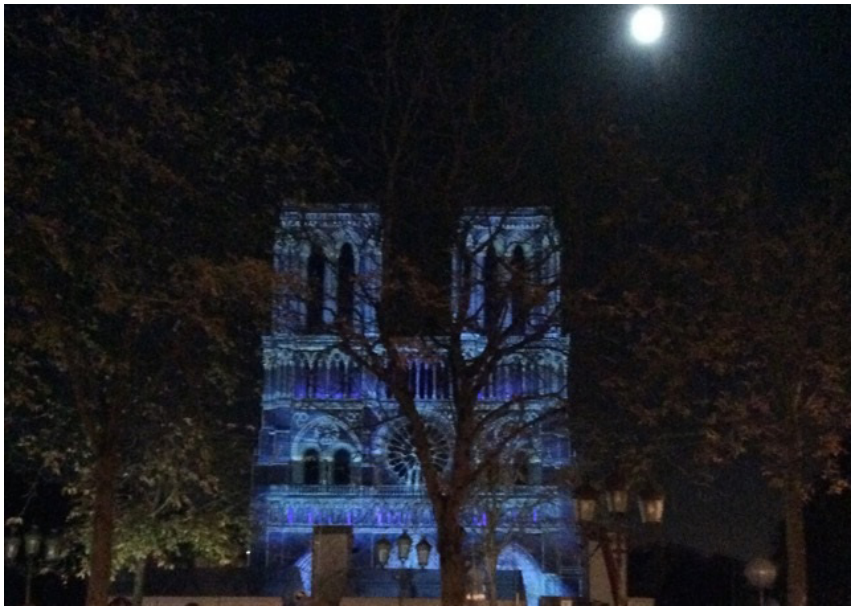


Photographie de Notre-Dame de Paris (avant l'incendie, lors d'un son et lumière) prise par Anne Vogeleer.

Skytree, Babel et Notre-Dame de Paris.
Reprise d'une réflexion sur l'ivresse,humaine trop humaine, des cimes

De la tour de Babel japonaise à Notre-Dame en Feu, par analogie, nous discernons un étrange itinéraire symbolique. En route vers Compostelle, et notre propos n'est pas romanesque, nous avons appris, non loin de Burgos, qu'il était question de ne plus revoir ce lieu où se déploie des imaginaires divers et parfois contradictoires. Le brûlot suscita l'émoi des nationalistes en mal de symboles supposés unifier la patrie en évoquant cette idée, chère à de nombreux Français et qu'un historien sérieux ne peut souffrir : *le roman national*. Les conservateurs catholiques, lisant l'édifice comme la manifestation historique des racines chrétiennes de l'Europe, versèrent des pleurs plus ou moins sincères. Un élan romantique, davantage inspiré par le *Notre-Dame de Paris* précité et, par ses multiples adaptations commerciales fit l'objet de cet ouvrage, s'empara de ce qu'il est convenu de nommer aujourd'hui « le sujet ». « Du coup », pour reprendre une expression visant à masquer l'absence de lien logique dans une proposition, ceci suscita un vif émoi. L'affaire, aussitôt récupérée par l'ostentation du mécénat, celui qui tint parole et celui qui ne le fit pas, réveilla la nostalgie de la nation somnolente. Outre les bons sentiments, ce bûcher, celui de nos illusions et de nos vanités, réchauffa surtout l'*audimat*, puisqu'au pathétique, se mêle souvent le pornographique. Dans un registre plus sobre, et pour tout dire plus attachant, on vit des Parisiens attristés ; des larmes perlèrent sur les joues de ceux et celles qui, ne laissant traîner qu'un regard furtif sur le monument lors de leurs déambulations quotidiennes, mesuraient qu'il allait peut-être disparaître à jamais. C'est un peu d'eux-mêmes qui était réduit en cendres. Et puis, il y avait ceux qui risquaient leur vie afin de préserver le chef d'œuvre. Enfin, il y avait les autres. Ceux qui ne sont ni de Paris, ni Français, ni on ne sait d'où. Des femmes, des hommes, qui ressentaient la perte et déjà le manque.

Ainsi, d'autres réflexions visant à expliquer un tel émoi viennent toutefois à l'esprit. Elles échappent au florilège des lieux communs, des stéréotypes et des récupérations idéologiques qu'ils soient religieux, nationalistes ou médiatiques. Ces imposantes constructions médiévales qui couvrirent nos régions à une époque que Georges Duby désigna, élégamment, comme « le temps des cathédrales », paraissent une invitation à une forme de dépassement de soi-même et de sa petitesse. Réflexion sur la finitude et les limites de l'homme, elle pointe que c'est bien l'Homme avec le « H » majuscule, celui qui se lit comme un élan en dehors de lui-même, un être éduqué au sens étymologique (*ex-ducere* : conduire hors de), qui mérite d'être installé au centre de nos méditations et de nos préoccupations. Serait-ce vers cet être-là, qui reste à découvrir, que le fameux ange de Chartres pointe un doigt nonchalant, presque désabusé, comme si des hauteurs où les ailes le portent, il avait assez vu le monde ?



Photographie de Notre-Dame de Paris (avant l'incendie lors d'un son et lumière) prise par Anne Vogeleer.

Un édifice comme Notre-Dame de Paris, invite à une réflexion sur la quête de perfection, tant sur le plan de l'esprit que sur celui de la maîtrise de la matière. L'esprit et la main. L'audace de transformer le paysage et de soumettre ce geste inouï à l'appréciation du roi et du berger. Transformer la matière en lui donnant forme, filtrer la lumière en accentuant son chatoiement, élever la pierre et le bois en défiant les lois de nature. Échapper aux contingences en acceptant sa propre limite. La conjonction de ce qui fut le plus fin et le plus subtil à une époque donnée sur le plan de la vie spirituelle, rencontre ici ce qui était le plus raffiné et le plus achevé sur le plan du travail manuel. Au-delà des commandes de circonstances, c'est d'une créativité combinée dont il s'agit. Notre-Dame de Paris, de Chartres ou de Strasbourg, vaisseaux naviguant au travers du temps et des lieux, sont orientées vers cet Autre, en nous-mêmes, qui vit dans l'espérance de son propre dépassement. Unité d'humains en mouvement qui, laissant un moment les appréciations sociales sur leurs conditions respectives, conçurent l'idée qu'être pleinement, c'est investir une forme, la questionner, la déposer, la visiter, l'offrir. Ces humains du passé cheminaient vers l'idéal de communion ; qu'importe s'ils en furent conscients, ils l'étaient, qu'importe si elle prit les contours d'une foi qu'on est libre de partager ou ne pas partager, c'est ce mouvement, cette orientation, qui fait sens. Or, cette idéalité, pour incarnée dans une foi spécifique qu'elle fût, n'en reste

pas moins le témoignage d'une potentialité qui, à un moment de l'histoire où la question du sens se pose plus que jamais, ravive une espérance. Les larmes n'étaient donc pas juste simple émotion, elles étaient versées sur un sort commun. Elles furent la mesure de nos doutes, de nos finitudes, de nos errances. Elles nous rendirent à l'humanité partagée qui est nôtre d'entrée de jeu.

Un chantier.

Nos Toiles@penser 2020

disponibles sur demande et sur notre site https://www.lapenseeetleshommes.be

Questions d'éthique

CRISPR, questions éthiques pour ciseaux génétiques
L'animal de laboratoire face aux droits des animaux au XXIe siècle

Langue, langages et démocratie

Communication chez les poissons et détection du coronavirus Covid-19
L'orthographe est-elle respectable ?
La défaite de la pensée
Les colonnes de la démocratie vacillent-elles ?
Metamorphosis
Un, et deux, puis trois...

Mythes, rites et tradition

Sommes-nous des samouraïs ?
Les forgerons du Kasaï et leurs rites initiatiques
Le secret comme clé de voûte des discours antimaçonniques actuels

Judaïsme

Qu'est-ce que l'antisémitisme ?
« Petite » histoire de l'antisémitisme
La judéophobie
La récupération des biens juifs spoliés
L'imaginaire dans le judaïsme

Un monde durable

« Connexion » et « Durabilité »
L'environnement et ses enjeux pour la faune : Perte de biodiversité et méconnaissance de la faune
L'environnement et ses enjeux pour la faune : La prise de conscience

Penseurs et sociétés

Socrate
Pythagore
Mohamed Iqbal
Jean l'Évangéliste ou le théologien
Paul de Tarse, la théologie au service de la foi

Ceci n'est pas une pipe

La mouvance du langage
Soumission à la contrainte ou émancipation vers la liberté ?
Revenons à « Ceci est une pipe »
Une perte des liens sociaux et moraux

Violence, politique, éducation et presse aux États-Unis

La mormone de Jules Verne ou l'opposé de la femme idéale
La parabole de « The Man Who Shot Liberty Valance »

Les violences faites aux femmes

La violence morale
La violence conjugale, un problème non résolu
Ça vaut pas l'coup !
L'accompagnement judiciaire

Retrouvez la liste complète de nos *Toiles@penser* sur notre site internet à l'adresse www.lapenseeetleshommes.be, sous l'onglet Toiles.

Vous pouvez également obtenir la liste de nos *Toiles@penser* ou une de nos *Toiles@penser* en version papier sur simple demande au 02 640 15 20 ou par mail à secretariat@lapenseeetleshommes.be.

Vous souhaitez être tenu(e) au courant de nos publications, de nos émissions radiophoniques et de nos activités ?

Rien de plus simple,
consultez notre site internet
http://www.lapenséeeetleshommes.be

ou

renseignez-nous votre adresse de courriel
et nous vous enverrons nos programmes détaillés

La Pensée et les Hommes Asbl

Avenue Victoria 5 – 1000 Bruxelles
Tél. 02 640 15 20 – 02 650 35 90
secretariat@lapenseeetleshommes.Be
revues@lapenseeetleshommes.be
media@lapenseeetleshommes.be

Visitez notre site
www.lapenseeetleshommes.be

Association reconnue d'éducation permanente
par la Fédération Wallonie-Bruxelles